

Pour une intégration de propositions postmodernes à la psychothérapie : Deleuze, Foucault et Sami-Ali

Jérôme ENGLEBERT

*Professeur aux Universités de Bruxelles (ULB)
et de Louvain (UCLouvain) en Belgique*

Résumé

L'auteur évoque librement des liens conceptuels entre les travaux de Sami-Ali et ceux de deux penseurs de la postmodernité, à savoir Michel Foucault et Gilles Deleuze, à travers les notions de « dispositif », de « territorialisation », de « jeu idéal », d'« ubiquité et instantanéité » et de « concept actif ». Cette réflexion a pour objectif ultime de formuler quelques recommandations concernant la pratique de la psychothérapie.

Abstract

The author freely evokes conceptual links between Sami-Ali's work and those of two thinkers of postmodernity, Michel Foucault and Gilles Deleuze, through the notions of "dispositif", "territorialisation", "ideal game", "ubiquity and instantaneity" and "active

concept”. The ultimate aim of this reflection is to formulate some recommendations regarding the practice of psychotherapy.

« *Le plus sûr est d’appréhender le concept du postmoderne comme une tentative de penser le présent historiquement à une époque qui, avant tout, a oublié comment penser historiquement.* »
(Fredric Jameson, *Le postmodernisme*, 1991, p. 15)

INTRODUCTION

Dans cette contribution, nous souhaitons évoquer librement des liens, selon nous pertinents, entre les travaux de Sami-Ali et ceux de deux des annonceurs de la postmodernité, à savoir Michel Foucault et Gilles Deleuze. Précisons d’emblée que notre propos ne cherchera en aucune mesure l’exhaustivité et aura pour simple et unique objectif d’identifier d’éventuelles clarifications réciproques – certaines notions de l’un permettront de comprendre divers concepts des deux autres et inversement – qui auront pour but de formuler quelques recommandations à la pratique de la psychothérapie. Nous ferons raisonner et résonner cinq thématiques : « le dispositif », « la territorialisation », « le jeu idéal », « l’ubiquité et l’instantanéité » et « le concept actif ».

1. LE DISPOSITIF

« Il semble que l’imagination qui hante à des degrés divers l’esprit de toute créature soit pressée de se séparer d’elle quand celle-ci ne lui propose que l’impossible et l’inaccessible pour extrême mission. Il faut admettre que la poésie n’est pas partout souveraine » (Char, 1946, p. 132). Cet aphorisme d’un poète de génie, sans doute précurseur sous plusieurs égards de la postmodernité, semble pouvoir « résumer » la problématique de l’existence sous le régime d’un dispositif. L’existence sous sa modalité subjective est menacée, au point de contraindre le poète d’admettre que la poésie n’est pas partout souveraine (selon ce modèle, l’homme pourrait remettre en cause la place de l’humanité, le sujet celle de la subjectivité, etc.). Nous avons, dans *Psychopathologie de l’homme en situation* (Englebert, 2013), détaillé l’un des dispositifs les plus redoutables – et imparables – qui soient : l’univers carcéral. Nous allons très brièvement synthétiser nos réflexions à ce propos.

Celles-ci s'appuient sur les travaux de Foucault d'abord, de Deleuze et d'Agamben ensuite :

« Ce que j'essaie de repérer sous ce nom, c'est [...] un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques ; bref, du dit aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même c'est le réseau qu'on établit entre ces éléments [...] par dispositif, j'entends une sorte – disons – de formation qui [...] a donc une fonction stratégique dominante [...]. J'ai dit que le dispositif était de nature essentiellement stratégique, ce qui suppose qu'il s'agit là d'une certaine manipulation de rapports de force, d'une intervention rationnelle et concertée dans ces rapports de force, soit pour les développer dans telle direction, soit pour les bloquer, ou pour les stabiliser, les utiliser. Le dispositif, donc, est toujours inscrit dans un jeu de pouvoir, mais toujours lié aussi à une ou des bornes de savoir, qui en naissent, mais, tout autant, le conditionnent. C'est ça le dispositif : des stratégies de rapports de force supportant des types de savoir, et supportés par eux » (Foucault, 1977, cité par Agamben, 2006, pp. 8-10).

Le dispositif s'inscrit donc dans une relation de pouvoir ou, plutôt que d'être inscrit *dans* cette relation, il lui donne sa substance. Il appartient également à l'ordre tant de l'explicite que de l'implicite, du volontaire que de l'involontaire. Il s'agit donc à la fois d'un discours et d'un non-dit, qui instaure et construit autant un savoir qu'une logique d'existence.

Le dispositif, plus qu'un objet quelconque, est avant tout un *mode* de gestion, d'organisation et de gouvernance. Il développe une stratégie qui s'adresse au sujet, à ses actes, ses actions et, bien sûr, à son corps. Plus que de simplement *composer* et *dialoguer* avec, le dispositif, en réalité, *crée* le sujet qui s'y exprime : « C'est pourquoi les dispositifs doivent toujours impliquer un processus de subjectivation. Ils doivent produire leur sujet » (Agamben, 2006, p. 27). Lorsque le lecteur lit subjectivation, il doit bien comprendre que celle-ci est instaurée et même imposée par le dispositif. Il ne s'agit pas de la subjectivité *du* sujet car « les sujets en position sont comme des vecteurs ou des tenseurs » (Deleuze, 1989, p. 316) pris dans « un écheveau, un ensemble multilinéaire » (*Ibid.*). Le dispositif *crée* donc des sujets-objets, il les *façonne* à l'image de ce à quoi le sujet lui semble devoir correspondre. Se crée une subjectivité imposée par le dispositif ; ici, la « subjectivité carcérale ». Selon cette logique, c'est même *du* dispositif qu'émerge le sujet : « J'appelle sujet ce qui résulte de la relation, et pour ainsi dire,

du corps à corps entre les vivants et les dispositifs » (Agamben, 2006, p. 32). Le vivant acquiert donc sa dimension de sujet grâce au dispositif qui le fait exister. Le dispositif instaure des rapports complexes de force, de tension qui produisent « une économie, c'est-à-dire un ensemble de praxis, de savoirs, de mesures, d'institutions dont le but est de gérer, de gouverner, de contrôler et d'orienter – en un sens qui se veut utile – les comportements, les gestes et les pensées des hommes » (*ibid.*, p. 28).

La prison est le prototype du dispositif dans sa dimension la plus complète. Le dispositif carcéral est cette instance qui instaure *ce* temps, *cet* espace et *ce* rythme que nous pouvons « qualifier » par l'adjectif carcéral. Si Sami-Ali identifie à partir du temps la notion de temps imaginaire, nous avons pu constater que le dispositif carcéral crée le temps carcéral. Sami-Ali en fait de même pour l'espace et le corps ; le dispositif également. L'espace frappé par le dispositif devient carcéral, le corps également est marqué par cette machine. Le corps en prison est une surface de réceptivité du carcéral. Kafka nous le dit dans *La Colonie pénitentiaire* : « Les termes de notre sentence n'ont rien de sévère. On inscrit avec la herse, sur le corps du condamné [...] » (Kafka, 1919, p. 92). Le corps, s'il n'est plus torturé, comme le constate Foucault, est géré par le dispositif. Les grands thèmes « sami-aliens » sont tous au rendez-vous puisqu'une réflexion similaire peut être portée à propos du visage (Englebert, 2013). On pourrait d'ailleurs suggérer, en réponse à la question « *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* », qu'il s'agit de ces instances qui sont capables de *qualifier* – *d'affecter* – les grandes dimensions que sont l'espace, le temps, les rythmes, le corps, en leur accolant, autant qu'elles leur imposent, un adjectif dérivé de leur propre identité de dispositif : nous parlons d'« espace carcéral », de « temps carcéral », etc. Un dispositif est donc ce qui instaure une spatio-temporalité, mais présente aussi comme particularité de s'adresser au corps. Il le fabrique et le modèle pour en faire un « corps docile ». Le corps répond à la subjectivité implémentée par le dispositif, par rapport auquel le sujet, pour *son bien et le bien de tous*, pour *sa sécurité ou son droit à l'image*, est réduit à un *ersatz*, un sujet sans subjectivité et dont l'unicité est générale et égale à celle de tous les autres. Son identité est d'*être* détenu. La proximité avec l'« être unique en général » décrit dans *Le banal* par Sami-Ali (1980) est limpide.

Nous ne développerons pas ici le panoptisme qui est l'« incarnation » même du dispositif carcéral à travers la faculté de voir l'ensemble de l'univers carcéral à partir d'une tour centrale au milieu de la prison.

De nos jours, en prison, le dispositif panoptique en tant que tel a généralement disparu. La logique architecturale ne repose plus sur cet outil mais, au fond, cela ne change rien. Foucault nous a bien fait comprendre que la logique panoptique, celle de la soumission des corps dociles à une autorité vide, ne dépend pas de sa dimension matérielle. La logique panoptique existe indépendamment des pierres. Si le dispositif, en tant que tel, a disparu, sa logique court toujours. En réalité, la machinerie a réussi sa *mutation*, elle est plus sournoise, probablement plus parfaite. Elle n'est plus concrète en aucun point, elle a complètement disparu pour n'être plus qu'une logique abstraite. La machine a parfaitement réussi ce que la psychanalyse appelle une « introjection ». Le panoptisme a disparu à l'intérieur même de la prison mais reste toujours aussi actif. Il n'est plus question de constater qu'il n'y a que du vide dans la tour, il n'y a maintenant plus de tour ; *le panoptisme n'est plus qu'un rythme*. Mais que l'on se « rassure », plus que jamais, « un assujettissement réel naît mécaniquement d'une relation fictive » (Foucault, 1975, p. 236). Voilà ce que nous appelons le « Surmoi carcéral » : c'est, sous des allures de disparition, une *mutation* du panoptisme.

Nous devons au lecteur l'explication logique qui nous mène à ce concept de « Surmoi carcéral ». Celle-ci part de Freud et du concept de « Surmoi ». Nous allons ensuite nous approprier l'innovation conceptuelle proposée par Sami-Ali avec le « Surmoi corporel ». Nous adapterons alors cette subtile évolution au carcéral, afin de recoller avec notre préoccupation anthropologique axée sur le corps. En effet, nous savons que le Surmoi « classique » – freudien s'entend – est défini comme un processus d'intériorisation des interdits sociaux et moraux. Le « Surmoi corporel » (Sami-Ali, 1977, 1980, 2003) indique plutôt la tendance à *s'adapter* à ces censures et normes sociales. Il s'agit en l'occurrence, plus que d'interdits, de *prescriptions* adressées au corps propre. Le Surmoi corporel incarne une autorité à la fois physique et morale qui *définit* au sujet la façon de vivre son corps. Le détenu est privé de subjectivité et agit de manière à atteindre l'adaptation sociale souhaitée. La conséquence est une réduction des actes d'appropriation du quotidien, de territorialisation dirions-nous, et une réduction de l'imaginaire. Il est alors interdit de vivre son corps propre dans cette adhésion fondamentale qui fait entrer le sujet dans une « tautologie relationnelle ». Les travaux de Sami-Ali dressent un lien caténaire entre Surmoi corporel et organisation dirigée par le banal (Sami-Ali, 1980), dont nous avons déjà parlé. Le Surmoi corporel crée donc le monde à la

place du sujet ; un monde qui a comme particularité de n'exister strictement que dans le réel. Le Surmoi corporel induit l'adaptation sans faille à une norme qui engendre l'éradication de tout vécu subjectif et de toute possibilité d'envisager une différenciation.

C'est assez facilement que l'on saisira ce que nous voulons signifier par le concept de « Surmoi carcéral ». Il s'agit de cet Autre qui endosse le rôle de synchronisateur du quotidien du détenu. L'Autre a ici une valeur purement conceptuelle car, plus qu'une instance symbolique, cet autre n'existe simplement pas. Et c'est ici l'énigme du problème car cet allo-organisateur ne présente aucune réalité autre que conceptuelle, concept nous permettant d'exposer le mécanisme. Bien sûr, nous l'avons dit, il peut être rassurant pour le détenu d'attribuer ces fonctions au directeur, au gardien, au roi, à Dieu... Mais au demeurant, le Surmoi carcéral, s'il engendre un temps et un espace bien spécifiques, s'il pousse au banal comme nous l'avons démontré, n'est rien d'autre qu'une fonctionnalité que nous devons représenter par un concept pour l'appréhender mais qui n'a, en soi, aucune substance. Le Surmoi carcéral en devient *infaillible* car, irrécusable et irrévocable, il est une présence sans matière envers laquelle l'aliénation est impossible. Il est une machine imaginaire, une logique machinale sans machine. Le Surmoi carcéral, c'est la possibilité de la logique panoptique sans panoptisme. Comme nous l'avons déjà dit, le Surmoi carcéral n'est que du rythme. C'est sous le poids de ce rythme que disparaît le sujet pour qu'apparaisse le détenu.

2. LA TERRITORIALISATION

Le territoire est un terme deleuzien qu'il est également possible de rapprocher de *L'espace imaginaire* décrit par Samil-Ali (1974). Et c'est le sujet schizophrène qui nous permet d'évoquer ce rapprochement (Englebert, 2013 ; Englebert et Gauthier, 2011 ; Englebert, 2021).

Mille plateaux (1980) de Deleuze et Guattari est un ouvrage consacré à ce qui pourrait être appelé une « géophilosophie », dans lequel les auteurs abordent dans le onzième chapitre intitulé « De la ritournelle » la question du territoire et de la territorialisation. L'espace objectif, point de départ de leur réflexion, est investi par des mouvements d'appropriation et devient « habité » par un acte de territorialisation ; mouvement constitutif qui semble se confondre avec son effet : « Le territoire est en fait un acte qui affecte les milieux et les rythmes, qui les "territorialise". Le territoire est le produit d'une territorialisation

des milieux et des rythmes. Il revient au même de demander quand est-ce que les milieux et les rythmes se territorialisent, ou quelle est la différence entre un animal sans territoire et un animal à territoire » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 386). Apparaît une notion essentielle, à savoir celle des rythmes produits par le sujet qui « territorialise » mais aussi des rythmes induits par le territoire investi. Par un double mouvement d'investissement, le sujet va habiter un espace et être habité par lui lorsque les mécanismes d'expressivité et de subjectivité peuvent s'exprimer : « Précisément, il y a territoire dès que des composantes de milieux cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles, quand elles cessent d'être fonctionnelles pour devenir expressives. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matières d'expression (qualités) qui va définir le territoire » (*ibid.*, p. 387).

Ces matières d'expression sont le sifflement des oiseaux autour du nid (la ritournelle dans son acception éthologique première), le chantonnement d'un enfant dans le noir pour appréhender sa peur, les affrontements entre animaux dits « territoriaux » ou encore les temps, silences ou cadences dans les œuvres de Mozart, Schumann ou Bartók. Les matières d'expression sont en fait un large panel de comportements dans lequel le sujet territorialisant est amené à puiser. Ce sont ces petits gestes de la vie quotidienne qui permettent de prédire, dans une certaine mesure, le comportement des gens que nous connaissons bien : dans telle situation, untel réagirait de la sorte à l'opposé d'un autre qui réagirait bien autrement... Le sujet schizophrène tantôt surprendra par son imprévisibilité et son apparente incapacité à prévoir et anticiper les comportements des autres, tantôt inscrira, à l'inverse, nombre de ses comportements dans une rythmique stéréotypée et prévisible – ou encore dans la simple imitation ou le mimétisme. Cette sémiologie fine, productrice de sens et de prédiction – l'essentiel ne consistant bien évidemment pas dans la véracité absolue de la prédiction – est un processus psychologique intuitif et automatique qui permet d'entrer « naturellement » en interaction sociale et d'attribuer à certaines de nos relations un ordre de prépondérance. De cette manière, nos *proches* – le terme semble bien adéquat – sont ceux que nous connaissons le mieux et dont nous pouvons le mieux nous représenter une théorie du fonctionnement psychologique.

La territorialisation est donc intimement liée au social et à la capacité pour le sujet d'intégrer l'autre dans sa géographie intime. Comment

être avec les autres au milieu d'un espace ou comment investir un espace au milieu des autres :

« Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances. Je ne veux pas qu'on me touche, je grogne si l'on entre dans mon territoire, je mets des pancartes. La distance critique est un rapport qui découle des matières d'expression. Il s'agit de maintenir à distance les forces du chaos qui frappent à la porte. *Maniérisme* : l'ethos est à la fois demeure et manière, partie et style » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 393).

La ritournelle serait donc, selon les propositions de Deleuze et Guattari, « le rythme et la mélodie territorialisés, parce que devenus expressifs, – et devenus expressifs parce que territorialisants » (*ibid.*, p. 389). Il nous faut donc concevoir que le « Facteur T, le facteur territorialisant » (*ibid.*, p. 388) trouve un terrain d'expression à travers une rythmique que nous ne pouvons concevoir autrement que corporelle et gestuelle : « En un sens général, on appelle ritournelle tout ensemble de matière d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux (il y a des ritournelles motrices, gestuelles, optiques, etc.) » (*Ibid.*, p. 397).

Dans *L'espace imaginaire*, Sami-Ali (1974) démontre que l'acquisition de la tridimensionnalité par l'enfant permet une progressive différenciation de l'autre. Cet auteur nous permet de comprendre par ce raisonnement l'enracinement fondamentalement spatial de la relation à autrui ; processus essentiel à l'origine de l'identité du sujet. L'exploration, l'appropriation, la territorialisation de l'espace sont donc des mécanismes, pour beaucoup intuitifs et automatiques, essentiels au processus identitaire et incluant la reconnaissance d'autrui et la manière d'interagir avec lui.

Postulons, à partir de la sémiologie clinique, que les patients schizophrènes présentent au travers de l'attitude corporelle, plus particulièrement au niveau de ce que nous appellerons le « corps commun », un trouble spécifique. Qu'en est-il de l'« intercorporéité schizophrénique » ? Elle semble se caractériser par un fonctionnement intuitif défaillant. Défaillant ou, du moins, en dehors d'une certaine *norme anthropologique* : « Il y a tout un art des poses, des postures, des silhouettes, des pas et des voix. Deux schizophrènes se parlent, ou déambulent, suivant des lois de frontière et de territoire qui peuvent nous échapper » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 393).

L'ensemble de ces petits gestes quotidiens prend donc une valeur d'analyse significative dans la problématique du sujet schizophrène. C'est à travers l'espace investi – *le territoire* – et la capacité à faire œuvre de territorialisation et de ritournelles que le sujet psychotique propose un mode d'expression où la question centrale devient : comment être au milieu des autres ? Cette question qui apparaît de prime abord dans sa composante intuitive, automatique et quasiment inconsciente semble, chez le psychotique, le submerger. Ce sentiment de déterritorialisation irait de pair avec ce qu'il convient d'appeler une crise identitaire. Le socle social de l'identité propre est ici vacillant ; il y a trouble de l'ajustement corporel et dissolution du corps commun. L'ensemble des conventions sociales *implicites* devient un ensemble d'énigmes ou d'impasses *explicites* auxquelles le sujet ne parvient pas à répondre.

Le phénomène de territorialisation doit aussi pouvoir s'inscrire dans la temporalité. Le décours temporel permettra d'envisager une *projection* dans le rapport au territoire et dès lors de choisir de demeurer en cet espace (la répétition) mais aussi de le quitter (la différence). Ce « processus de quotidienneté » serait donc la faculté d'avoir les bases stables qui permettront au sujet d'envisager la survenue du changement. De cette manière, un espace devient un territoire lorsque le sujet sait qu'il peut le quitter avec l'assurance de pouvoir le récupérer par la suite (ou du moins qu'il pourra être re-territorialisé). La territorialisation est aussi liée à la faculté de concevoir que l'on existe en un endroit tout en n'y étant pas présent.

Le processus de « quotidienneté » est aussi à situer dans le registre de l'intuitif, de l'automatique, du hors-de-la-conscience. Et c'est précisément une faculté déficitaire chez le sujet schizophrène. À la place du processus de quotidienneté apparaît le « quotidien sans processus » ou, pour reprendre l'exemple husserlien, la monotonie ou la cacophonie au détriment de la mélodie. Ce quotidien sans processus de quotidienneté s'apparente à ce que Sami-Ali (1980) appelle le *banal*. Ce concept qui s'intéresse au versant pathologique de l'adaptation décrit la tendance à réduire l'identité à l'identique, la différence à la répétition ou le subjectif à l'objectif. Cette tendance paradoxale à être « unique en général », à « vivre une subjectivité sans sujet » semble annihiler les facultés à se projeter dans un espace et un temps qui sont dès lors dépouillés de leurs potentialités imaginaires. Le temps et l'espace ne sont plus considérés que dans leur versant réel, induisant forcément une tendance à la répétition stéréotypique : « C'est cette identité que l'on s'efforce maintenant de recréer, au moyen de la répétition du même, du même son ou de la

même couleur, à la faveur d'une rythmique faisant dissoudre le subjectif et l'objectif dans une temporalité spatiale et une spatialité temporelle » (Sami-Ali, 1980, p. 12). En effet, intrinsèquement liés, temporalité et espace sont alors distendus et leurs complexes interconnexions ne sont plus efficaces, ne permettant plus une projection du sujet en un autre lieu ni en un autre moment. C'est cette entrée dans le banal (que nous distinguons donc ici nettement du processus de quotidienneté par son absence de processus) qui interdit au schizophrène les actes de ritournelle et de territorialisation et, chemin faisant, d'inscription de ce processus dans une temporalité organisatrice.

Terminons sur cette anecdote clinique qui nous démontre la fragilité territoriale (et ses perspectives) chez le sujet schizophrène, au risque de déconcerter le clinicien : *Robert a le même nom de famille (d'un point de vue phonétique car l'orthographe varie légèrement) qu'un important agent immobilier de la région. Lors d'une sortie accompagnée par des professionnels de l'établissement, sans mot dire, il observe les affiches apposées sur les façades de nombreuses maisons avec son nom, mal orthographié, qui y apparaît. C'est lors de notre entretien suivant qu'il tient à me prévenir qu'il n'aura aucun problème de réinsertion car il possède de nombreuses maisons et m'explique sa découverte et son raisonnement. Pensant trouver une faille qui serait de nature à le raisonner, je lui fais remarquer la différence orthographique. Il me répond qu'il avait remarqué cette faute et que c'est bien embêtant car il devra, une fois sorti, réimprimer un nombre considérable d'affiches avec son nom correctement orthographié !*

3. LE JEU IDÉAL

Le « jeu idéal » est un concept difficile de l'œuvre de Deleuze (1969, pp. 74-82). Il « porte le chapeau » de ce que Deleuze appelle en réalité la pensée. La pensée est un jeu mais un jeu bien particulier puisqu'il reçoit son adjectif « idéal » lorsqu'il s'écarte des limites de sa propre inscription. Le jeu idéal serait un match de football qui se déroulerait entièrement en dehors des limites du terrain, en dehors des règles préétablies. D'emblée, c'est le travail que Jean-Marie Gauthier (1993, 2015) a réalisé en collaboration avec Sami-Ali qui nous semble apparaître en filigrane. Le joueur n'est plus ici le footballeur, ni même le philosophe, mais bien l'enfant qui parvient à transcender les objets de son environnement. L'objet est un « outil » spécial et l'enfant un « ouvrier » particulier (Gauthier, 2015). Ce dernier a le pouvoir de transformation, une

véritable magie, qui fait d'une banane un téléphone. La banane-téléphone n'est bien sûr pas une transformation acquise, elle est réversible et peut devenir épée, micro et pour finir redevenir banane et être mangée. Voici le véritable jeu idéal, sans doute à partir duquel naît tout acte de pensée.

Jean-Bertrand Pontalis, dans sa célèbre préface à la version française de *Play and Reality* de Winnicott (1975), ne s'y trompe pas lorsqu'il met en exergue la différence de significations entre les deux traductions anglaises du mot jeu : *game* et *play*. Le *game* est un match de football strict, un processus autorégulé, un jeu sédentaire pour reprendre une expression deleuzienne ; le *play* est la « banane-téléphone », la transcendance de l'objet tel que le permet le pouvoir de l'imaginaire, un jeu qui se permet la déterritorialisation. C'est bien de ce jeu-là qu'use l'enfant. Ce dernier s'inscrit dans l'espace imaginaire que découvre Sami-Ali (1974) et, de façon magique, crée l'espace dit « véritable », l'espace du géomètre. Souvent délaissé dans le domaine de la psychologie (qu'il s'agisse des épistémologies psychanalytique ou cognitive), le rapport que le sujet entretient à l'espace est une dimension fondamentale de l'expérience qui incarne une typicité de l'expérience postmoderne. Il est permis d'affirmer que le paradigme postmoderne permet sans doute à la psychothérapie d'intégrer plus volontiers la coordonnée spatiale, alors qu'elle est prioritairement dévouée à la coordonnée temporelle et surtout la narrative dans la modernité (incarnée par l'autonarration de soi psychanalytique). La posture postmoderne permet par exemple au thérapeute d'interroger la manière que chacun a de créer une relation à son chez-lui : l'appropriation de l'habitat du jeune adulte ou de la personne âgée, le studio/kot de l'étudiant, ou encore les actes de territorialisation du jeune enfant. Le fameux « objet transitionnel » de Winnicott devrait être réinterprété à la lumière de cet argument. En effet, le « doudou », en plus d'être un objet qui rassure et évoque la transition entre soi et le monde (incarné par la mère), est également un outil d'aventure, qu'on manipule et dépose, offrant les premières possibilités de territorialisation, les premières manières d'expérimenter le jeu idéal (c'est-à-dire les prémisses de la pensée).

4. UBIQUITÉ ET INSTANTANÉITÉ

Une double caractéristique fondamentale qui marque la transition de la modernité à la postmodernité est en effet la modification du paradigme spatio-temporel. L'espace et le temps de notre ère ne sont plus les

mêmes que ceux auxquels étaient confrontés, par exemple, Flaubert et sa névrose objective analysée par Sartre ou Henry Ford et son invention du travail à la chaîne (le « fordisme »). La modernité – annonçant une première version du capitalisme – reposait sur les principes de vitesse d'exécution, de rentabilité, de vélocité. Comme le suggèrent Muscelli et Stanghellini (2012), le paradigme spatio-temporel a radicalement changé et repose maintenant sur les notions d'instantanéité et d'ubiquité. L'éclatement d'internet, l'apparition et le développement de multinationales comme Apple, les smartphones, etc., sont des représentants – et sans doute en partie les créateurs – de nos sociétés postmodernes. L'on devrait d'ailleurs plutôt écrire « notre société postmoderne » (plutôt que de l'indiquer au pluriel) puisque la conséquence de l'ubiquité est l'éclatement des situations et la confusion des sociétés les unes à travers les autres, et donc une certaine logique d'uniformisation.

Bauman (2006, 2011) qualifie la société postmoderne de société liquide. La métaphore du liquide est intéressante, elle s'oppose au solide et témoigne d'une grande *flexibilité*. La liquidité va partout, elle est partout à tous les instants. La loi des vases communicants lui fait suivre les renversements. Le moindre interstice est investi par le liquide (à l'inverse du solide qui demeure solidaire) mais peut, en fonction du courant, rapidement être désinvesti. Cette logique du liquide repose également sur l'ubiquité et l'instantanéité. Le sujet postmoderne a la faculté d'être partout à travers internet, les réseaux « sociaux », les *smartphones*. Cette faculté peut devenir une névrose : peuvent apparaître de nouvelles dépendances, par exemple aux outils multimédias.

L'un des symboles de la postmodernité est certainement le *selfie*. L'une des rares contributions à propos de ce phénomène (Hagelstein, 2014) propose de le définir comme un « autoportrait photographique visant la promotion de soi – éventuellement narcissique – sur les médias sociaux ». Définition qui est directement qualifiée par l'auteure de « relativement fragile » mais qui rencontre parfaitement le sens commun. Si nous évoquons le *selfie*, c'est parce que cet « acte-image » est un autre parangon de cette configuration spatio-temporelle postmoderne. Le *selfie* a un rapport au temps tout à fait particulier et répond pleinement à cette logique de l'instant. La photographie, certes, s'inscrit entièrement dans l'instantané et l'arrêt du temps, mais c'est bien évidemment ici la diffusion qui est instantanée. L'image peut instantanément être relayée, « *likée* », supprimée, elle en devient évanescence. Son rapport à l'espace est également typique : on se photographie en un lieu (souvent insolite) et l'image expose l'espace et sa mise en scène sur le

réseau, dans le monde entier. Mais le *selfie* est également un moyen de démocratisation des moyens de la visibilité sociale (Hagelstein, 2014). D'une autocélébration de l'ego, on peut également le concevoir comme une appropriation à produire nos propres images.

Si les travaux de Sami-Ali semblent loin de ces préoccupations, nous pouvons, derechef, constater que les grands thèmes de ses travaux suggèrent un programme d'analyse fine de ces phénomènes. L'ubiquité et l'instantanéité, la société liquide ou la mode des *selfies* sont à étudier – nous n'en avons tracé qu'une brève esquisse – à travers l'espace et le temps. Mais c'est aussi le visage, l'imaginaire, le rêve et bien sûr le banal qui sont des clés proches nous permettant de penser ces phénomènes.

Enfin, bien sûr, le grand absent de ce débat est le corps. Son absence est inéluctable puisqu'il disparaît dans ce dispositif (qui lui-même tend à disparaître...). Le corps dans ce dispositif n'est plus qu'une image (un *selfie*). Les réseaux « sociaux » cherchent à mettre en scène un monde « social » où les corps sont remplacés par des images des corps. Prenons, afin de discuter de cette disparition du corps, pour bref exemple l'évolution numérique de l'enseignement. Prenons ce que l'on appelle les MOOC (*Massive Open Online Course*). Ces cours, accessibles à tous (aux masses) via internet, agissent selon cette logique de la disparition du corps. La disparition du corps des autres étudiants mais également du corps de l'enseignant pour se limiter à l'image de son corps. Ces cours sont parfaits, infaillibles, ne prévoient pas l'inattendu ou le malentendu. La digression n'existe plus et l'ensemble de la matière, qui sera la même dans tous les endroits du monde et à tout moment, sera parfaitement couvert. Étudiant comme enseignant deviennent « un être unique en général ». Bien entendu, le cas de l'enseignant de psychologie qui essaie de faire comprendre à ses étudiants que l'intersubjectivité est d'abord et avant tout une intercorporalité se retrouve dans cette *formule* face à un paradoxe.

Il va de soi que cette réflexion prend d'autant plus d'épaisseur après la crise sanitaire généralisée des années 2020 et 2021, et ses conséquences en matière d'enseignement (notamment universitaire). Les universités (je parle en priorité depuis le contexte belge), face à cette terrible crise, ont décidé de maintenir les enseignements en les administrant en mode distanciel. Posant la question de savoir si l'université peut être remplacée par une université virtuelle sans encombre, et si un cours peut s'enseigner à distance sans entrave. Malgré les progrès technologiques, ce qui disparaît dans le virtuel, c'est le corps. L'université

virtuelle est une université sans toucher, sans contact, sans dimension tactile (sauf celle de l'écran...). Pouvait-on ou devait-on faire autrement ? Assurément, non. Car en ce moment, les corps sont contagieux ; la question ne se pose même pas. Serait-il exact de dire que tout s'est passé comme si de rien n'était ? La question devient plus intéressante. Il me semble important de proposer que si l'enseignement virtuel a sans doute été un moindre mal, l'essence de l'enseignement repose bien sur une interaction corporelle qu'aucun outil et qu'aucune robotisation ne parviendra à remplacer. Faire cours, c'est s'engager corporellement, interagir, faire face aux mimiques et regards (interrogatifs ou enthousiastes).

Cette disparition du corps a une incidence fondamentale dans la pratique de la psychologie clinique et de la psychopathologie. Sans, une nouvelle fois, entrer dans les détails, c'est à cet ensemble de questions que les patients *borderline* – véritables éclats de la postmodernité – sont confrontés. Ce rapport à l'ubiquité et à l'instantanéité, la disparition du corps en une image, la fragmentation des situations et de leur propre identité, prennent ici une tournure existentielle radicale. Celle-ci se manifeste par des conduites extrêmes (notamment infligées au corps). Précisons enfin que si ces patients présentent une véritable vulnérabilité face à cette évolution sociétale, il n'est aucunement question de jeter le bébé avec l'eau du bain. Les prouesses techniques et technologiques sont source d'une amélioration de la qualité de vie à bien des égards. L'essentiel étant de conserver un dialogue avec cette évolution et de retenir, comme le suggère Sami-Ali, qu'il existe des invariants anthropologiques que sont le corps, l'imaginaire, les rythmes, etc.

5. LE CONCEPT ACTIF

Un élément essentiel qui différencie le champ des sciences humaines des champs scientifiques « traditionnels » tient dans la relation particulière qui unit le *concept* et le *phénomène* auquel il se rapporte. La caractéristique de la science lorsqu'elle *rencontre* l'humain, est que le concept autant que le phénomène sont des « matières changeantes » qui se créent et se recréent continuellement l'une l'autre. Une façon d'expliquer cette étonnante relation – *elle apparaît en effet toujours si étonnante aux yeux des scientifiques* – repose sur le principe qu'un phénomène humain est avant tout un *événement*. C'est-à-dire que les objets d'étude de ces matières se caractérisent par leur potentiel de

créativité, plus fondamentalement de création. Le phénomène qui se révèle par l'événement ne tolère pas une conceptualisation figée, il inclut le propos dans l'instabilité et nous oblige, plus qu'à la maîtrise rigide d'une connaissance, à l'*agencement*.

Un plateau essentiel sur lequel repose la réflexion philosophique de Deleuze est le jeu qui émane du double foyer du *concept* et de l'*événement*. Nous pouvons nous inspirer de la notion, développée dans son *Nietzsche et la philosophie*, de « concepts actifs » reposant sur une « science active », la seule à être « capable de découvrir les forces actives » (Deleuze, 1962, p. 85). Avec Guattari, il précise à propos du concept au sein de la réflexion philosophique et scientifique : « Les concepts sont des centres de vibrations, chacun en lui-même et les uns par rapport aux autres. C'est pourquoi tout résonne, au lieu de se suivre ou de se correspondre » (Deleuze et Guattari, 1991, p. 28).

C'est ce prodigieux pouvoir de création qui met « mal à l'aise » le clinicien – praticien des sciences humaines par essence – lorsqu'il est confronté au savoir (par exemple des données statistiques) énoncé par le scientifique qui, lui, ne parvient pas à intégrer ce double mouvement s'organisant en récursivité réciproque. Le mouvement « aller » va du concept à l'événement et le « retour », de l'événement au concept. Un concept (prenons, par exemple, le délire) est donc la *représentation* d'un phénomène. Lors de l'interaction clinique, le clinicien confronté au terrain arrive avec ses représentations conceptuelles et se trouve rapidement (même instantanément) confronté à la remise en cause de son concept. La *désuétude* s'impose à lui. Il fait *face* au phénomène dont on lui a tant parlé, il *vit* l'événement (précisons que, bien évidemment, si nous reprenons notre exemple, il ne vit pas le délire mais bien la relation à un être délirant) et comprend, généralement intuitivement, qu'il ne peut que renoncer à sa connaissance et procéder à une nouvelle création conceptuelle. Cette *réflexion* (le double sens de ce mot est ici bien à propos) traduit certainement au mieux ce que les cliniciens appellent « avoir de l'expérience », mais fait également écho à l'épistémologie de ce que l'on nomme, sans toujours savoir de quoi l'on parle, la « recherche qualitative ». Bien sûr, il est inutile de chercher à savoir si le *premier* mouvement va du concept au phénomène ou l'inverse. Ainsi, il n'y a d'*aller-retour* que pour permettre de comprendre le mouvement, de l'énoncer (nouvelle conceptualisation), et non pas pour marquer une origine ou une quelconque rythmique *princeps*.

On peut par contre chercher à décrire ce double mouvement de façon plus approfondie. Il est possible d'isoler un effet que nous proposons de qualifier de *centripète*, un autre de *centrifuge*. L'effet centripète a pour conséquence de fournir des informations sur le phénomène observé (le *sujet* délirant), alors que l'effet centrifuge confère une amélioration du concept (la représentation que l'on a du sujet *délirant*). C'est la *rencontre* du sujet – l'événement – qui permet d'accumuler les connaissances à propos du phénomène et de faire évoluer le concept. Il est aussi parfois délicat de se départir de cette force à double effet qui a pour conséquence méthodologique une certaine instabilité. Il s'agit d'une sorte de « prix à payer » de toute pratique clinique, le *pli* qui dépasse de la surface lisse du savoir. Le clinicien recourt à une méthode en perpétuelle création mais qui, néanmoins, a besoin de repères conceptuels.

Si la clinique, le phénomène, l'événement ne correspondent pas à la théorie, deux alternatives s'offrent à nous : 1) une remise en cause de l'observation clinique (ou, pire, une création du réel suggérée par le substrat théorique) ; 2) une remise en cause de la théorie, du concept, grâce à l'apport clinique qui conduit à une refonte conceptuelle. Si le premier point, qui arrive malheureusement bien plus souvent que ce que l'on ne pourrait croire, est évidemment une alternative à rejeter, le deuxième est en quelque sorte la véritable finalité du concept en sciences humaines ; il s'agit du procédé du « concept actif » que nous empruntons à Deleuze.

6. PERSPECTIVES VERS UNE « PSYCHOTHÉRAPIE POSTMODERNE »

Avec l'aphorisme de Char, que nous commentions en début de texte, nous pouvons faire résonner la proposition de résistance de Hölderlin : « Plus nous sommes attaqués par le néant qui, tel un abîme, de toutes parts menace de nous engloutir, ou bien aussi par ce multiple quelque chose qu'est la société des hommes et son activité, qui, sans forme, sans âme et sans amour, nous persécute et nous distrait, et plus la résistance doit être passionnée, véhémement et farouche de notre part. N'est-ce pas ? » (Hölderlin, 1797, cité par Heidegger, 1968, p. 52). Le programme thérapeutique face au dispositif est donc celui d'une résistance.

Ce que l'on pourrait appeler une « psychothérapie postmoderne » consiste donc en une attitude clinique qui tiendra compte des évolutions de notre société. Les dispositifs – qu'il s'agisse d'une prison ou

d'un hôpital psychiatrique mais également du rapport à internet ou aux réseaux sociaux – ne peuvent être niés par le clinicien et doivent constituer l'un des matériaux d'analyse évoqués avec le patient. Il en va de même des processus de territorialisation ; que ce soit avec les patients schizophrènes bien sûr mais également avec tous les patients. Ensuite, le jeu idéal est peut-être l'objectif vers lequel il faut tendre dans une rencontre clinique. Celui-ci consiste à réfléchir avec nos patients aux possibilités de dépassement, de modification et d'agencement du cadre. Cette perspective est résolument différente de celle qui suggère la nécessité de la pose des limites – ce qui, naturellement, ne veut pas dire que cela ne doit jamais se faire. Les notions d'ubiquité et d'instantanéité doivent également être prises en compte en tant qu'élément structurant la rythmicité de certains de nos patients (par exemple les patients *borderline*). Enfin, l'intéressante proposition de Deleuze de travailler avec des concepts actifs nous démontre toute la fluctuation, mais également l'évolution du contenu de nos savoirs et la nécessité de continuer à se laisser émerveiller et bousculer par la pratique clinique, bien au-delà de l'« expérience clinique » – en tant que connaissance acquise – présentant le risque d'un savoir sédentaire.

Nous proposons de terminer cette esquisse par cette synthèse que l'on peut retrouver dans les lignes de Deleuze et Guattari. Nous suggérons, dans une perspective psychothérapeutique, d'être particulièrement attentifs à la définition finale du génie qui devrait idéalement teinter nos pratiques psychothérapeutiques :

« On est devenu soi-même imperceptible et clandestin dans un voyage immobile. Plus rien ne peut se passer ni s'être passé. Plus personne ne peut rien pour moi ni contre moi. Mes territoires sont hors de prise, et pas parce qu'ils sont imaginaires, au contraire : parce que je suis en train de les tracer. Finies les grandes ou les petites guerres. Finis les voyages, toujours à la traîne de quelque chose. Je n'ai plus aucun secret, à force d'avoir perdu le visage, forme et matière. Je ne suis plus qu'une ligne. [...]. On n'est plus qu'une ligne abstraite, comme une flèche qui traverse le vide. Déterritorialisation absolue. On est devenu comme tout le monde, mais à la manière dont personne ne peut devenir comme tout le monde. On a peint le monde sur soi, et pas soi sur le monde. On ne doit pas dire que le génie est un homme extraordinaire, ni que tout le monde a du génie. Le génie c'est celui qui sait faire de tout-le-monde un devenir » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 244).

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben, G. (2006). *Che cos'è un dispositivo ?* Roma, Nottetempo. Traduction française par M. Rueff : *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris, Payot & Rivages, 2007.
- Bauman, Z. (2006). *La Vie liquide*, trad. par C. Rosson, Le Rouergue, Chambon.
- Bauman, Z. (2011). *Culture in a Liquid Modern World*, Cambridge, Polity.
- Char, R. (1946). *Feuillets d'Hypnos*, Paris, Gallimard. 2007.
- Deleuze, G. (1962). *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF, 2010.
- Deleuze, G. (1969). *Logique du sens*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1986). *Foucault*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2004.
- Deleuze, G. (1989). « Qu'est-ce qu'un dispositif ? », in *Deux régimes de fous (1975-1995)* (pp. 316-325), Paris, Les Éditions de minuit, 2003.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*, Paris : Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Les Éditions de Minuit.
- Englebert, J. (2013). *Psychopathologie de l'homme en situation*, Paris, Hermann.
- Englebert, J. (2017). « Ubiquité et situation : pour une considération topologique de la limite », *Le Cercle herméneutique*, n° 28-29, pp. 107-112.
- Englebert, J. (2018). « De l'état-limite aux situations-limites : contribution à la compréhension écologique et phénoménologique de la personne borderline », *Phainomenon – Special issue “Philosophy and Psychopathology: Phenomenological Perspectives”*, n° 28, pp. 159-183.
- Englebert, J. (2021). « Le “soi territorial” : propositions théoriques à partir d'une compréhension phénoménologique de la schizophrénie ». *Évolution psychiatrique*. *In press*.
- Englebert, J. et Follet, V. (2018). « Personnalité borderline et tatouage : Hippolyte et le corps-en-disparition », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 50, pp. 231-248.

- Englebert, J. et Gauthier, J.-M. (2011). « Géographie et psychose : territoire et perte du corps commun », *Ann Med Psychol*, n° 169/9, pp. 559-563.
- Foucault, M. (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- Gauthier, J.-M. (1993). *L'enfant malade de sa peau*, Paris, Dunod.
- Gauthier, J.-M. (2015). « L'enfant, l'outil et le territoire », in J. Englebert et V. Follet (dir.), *Adaptation : psychopathologie éthologique et théories évolutionnistes*, Paris, Hermann.
- Hagelstein, M. (2014). « Mises en scène de soi dans les médias sociaux – autour des “selfies” », *Culture, le magazine culturel en ligne de l'Université de Liège*. <http://hdl.handle.net/2268/172717>
- Heidegger, M. (1968). *Questions I et II*, Paris, Gallimard.
- Jameson, F. (1991). *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. Paris : ENSBA, 2007.
- Muscelli, C. et Stanghellini, G. (2012). *Istantaneità. Cultura e psicopatologia della temporalità contemporanea*, Milano, Franco Angeli.
- Pontalis, J.-B. (1975). « Préface », in *Jeu et réalité* (pp. 7-17), Paris, Gallimard.
- Sami-Ali, M. (1974). *L'espace imaginaire*, Paris, Gallimard.
- Sami-Ali, M. (1977). *Corps réel, corps imaginaire*, Paris, Dunod, 1998.
- Sami-Ali, M. (1980). *Le banal*, Paris, Gallimard.
- Sami-Ali, M. (2003). *Corps et âme : pratique de la théorie relationnelle*, Paris, Dunod.
- Servais, C. et Servais, V. (2009). « Le malentendu comme structure de la communication », *Questions de communication*, n° 15, pp. 21-49.
- Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, trad. par C. Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975.